



LES
PETITES
ROUTES

Juliana
Léveillé-Trudel

TANTE LOULOU M'ENVOIE LA MAIN, DEBOUT SUR LA GALERIE.

— T'es sûre que tu vas être correcte pour te rendre chez vous?

Je réponds exactement comme toi, dans le temps, les soirs où l'apéro s'étirait un peu trop:

— Je vais passer par les petites routes!

L'apéro s'étirait souvent un peu trop chez ma tante Loulou, ta sœur, jusqu'à 19h passées, jusqu'au troisième coup de fil de papa qui commençait vraiment à se demander quand on allait souper; on n'avait pas si faim, nous, on venait de se bourrer de *chips* avec ma tante.

Je souffle un baiser à Loulou, puis je tourne à droite sur la 143 au lieu de prendre à gauche, j'utilise ta stratégie: un long détour par le chemin Mooney pour éviter de tomber sur des policiers.

Tu as toujours réussi à les esquiver, sauf une fois, alors qu'on venait tout juste de s'installer dans notre minuscule village. Tu t'étais rendue à Sherbrooke, n'avais pas vu l'interdiction de tourner à gauche sur Wellington à partir de la rue King, le panneau était caché par un autobus qui avait le droit de faire le virage, lui. Tu avais tenté de t'expliquer, l'agent t'avait brutalement interrompue:

— Si tu sais pas chauffer, reste à Kingsbury!

Ça t'avait solidement insultée, mais ça ne t'a jamais empêchée de conduire, un grand sourire aux lèvres et un chapeau extravagant sur la tête. Dans les belles années de la Subaru Legacy 1990, on écumait les routes de campagne poussiéreuses des Cantons-de-l'Est à la recherche de jolis points de vue. On avait beaucoup de plaisir ensemble en voiture, on voulait même s'acheter un Westfalia et faire le tour des États-Unis. Mais on n'a pas eu le temps.

J'allume la radio, il n'y a rien de bon, il faudrait que tu sois là pour revisiter un vieux classique de la chanson française ou une perle du terroir québécois, *Je suis loin de toi mignonne*. Tu adorais chanter, et fort à part de ça. Tu m'avais inscrite à des cours de guitare; quelques années plus tard, pour ta fête, j'ai appris en secret ta chanson préférée, *Je voudrais voir la mer*.

Tu aimais aussi la poésie, la littérature et le théâtre, tu récitaies des scènes complètes du *Cid* de Corneille avec une passion qui aurait brûlé n'importe quelles planches: «Rodrigue, as-tu du cœur?» Tu déclamais les passages les plus incendiaires, tu nous as balancé un million de fois ton extrait favori des *Nourritures terrestres*, d'André Gide: «Familles, je vous hais!» Après tu éclatais de rire, ton sens de l'humour était redoutable.

Tu m'as transmis ton amour de la lecture, même si je n'ai pas commencé par les classiques, plutôt par *Le Club des baby-sitters*,

avant de passer à la collection *Frissons*. La mère de ma meilleure amie s'inquiétait que ça ne me transforme en psychopathe, mais tu n'as jamais songé à mettre de livres à l'index. J'ai fini par lire l'intégrale des *Misérables* et de *Notre-Dame de Paris*, à 13 ans. C'était l'époque où mes copines m'avaient exclue du groupe, j'avais beaucoup de temps libre.

Je me stationne au bord de la route, je sors de la voiture pour flâner sur le pont couvert et admirer le Moulin à laine perché au bord de la rivière, tout est toujours plus beau dans la lumière d'automne, tu avais raison.

Je remonte dans l'auto, je roule lentement. Quand papa était au volant, tu trouvais qu'il allait trop vite, tu voulais qu'il ralentisse pour te donner le temps de regarder le paysage. Et quand Alexis s'est mis à conduire, tu trouvais aussi qu'il allait trop vite, et lui, du haut de ses 16 ans, se considérait comme le meilleur chauffeur de la Terre, les promenades ont vite perdu de leur quiétude. J'aimais mieux être toute seule avec toi. Ça ne me dérangeait pas, que tu prennes ton temps, sauf quand j'avais des parties de soccer dans une autre ville et qu'on devait suivre les parents de mes coéquipières : on finissait inmanquablement par perdre le convoi de vue. Tu t'en foutais, tu savais retrouver ton chemin.

Tu conduisais manuel, tu étais heureuse d'avoir une boule derrière la Subaru pour y accrocher une remorque et trimbaler tous les meubles que tu échangeais avec tante Loulou, tu étais parfaitement à l'aise pour manœuvrer de petits camions de déménagement. Tu avais payé toi-même tes cours de conduite et ton père ne t'avait jamais laissé pratiquer avec sa voiture. Par contre, il l'avait prêtée à ton frère cadet, qui l'avait envoyée dans le décor au premier essai. Tu en parlais encore, 30 ans plus tard : « Familles, je vous hais ! »

Moï aussi, j'ai envoyé l'auto dans le décor au premier essai : papa, qui m'apprenait, avait confondu l'accélérateur et le frein, on s'est retrouvés dans le champ du voisin, *si tu sais pas chauffer, reste à Kingsbury*. Pas de blessure, heureusement, sauf à l'égo ; orgueilleuse et rancunière, je suis un peu comme toi. Je chante au volant, et je voue aux animaux un amour démesuré.

À une certaine époque, on gardait en permanence une cage à chat dans le coffre arrière. Un soir en sortant de l'épicerie, tu avais vu un chaton abandonné et tu n'avais pas osé le prendre, faute d'avoir de quoi le transporter. Depuis, tu trainais toujours la cage, au cas où.

Tu n'as pas pu sauver le chaton de l'épicerie, mais tu en as tout de même réchappé bien d'autres. Pacha, laissé derrière après un

déménagement. Lili, réfugiée dans notre garage par une froide nuit de décembre. Moustache, trouvé sur le perron d'une amie, comme Zorro. Il y a aussi eu Misha, la chatte de l'écurie où logeait mon cheval, amenée là-bas pour chasser les souris, mais que la solitude avait poussée au bord de la dépression.

De toutes les bestioles que tu as pu sauver de la mort, on compte également des centaines d'araignées. Chez nous on avait un « pot à bibittes », on n'écrasait personne, on attrapait gentiment les intrus pour les relâcher dehors. Au gré de tes nombreuses lectures, tu t'étais un jour intéressée à l'hindouisme, et si l'un d'entre nous avait le malheur de vouloir tuer un insecte, tu protestais :

— Non ! C'est peut-être ton grand-père !

*
* *
*

Il faut vraiment détester l'asphalte pour aller virer jusqu'à Durham-Sud. Je connais moins bien les petits chemins que toi, il y a peut-être un trajet plus court. Une longue boucle sur le 12^e Rang Ouest, le chemin de Montréal, le chemin Coddington : je me demande si ce n'est pas ici que se déroulait le festival de Melbourne, dans le temps. Une fois par année, les adeptes de musique punk prenaient d'assaut notre village pour quelques jours, on les repérait facilement au dépanneur ou à l'épicerie. Peu importe le nombre de tatouages sur leur corps ou la quantité de *piercings* sur leur visage, tu leur offrais un *lift* et un sourire avec le même enthousiasme, poussant souvent la bienveillance jusqu'à les reconduire à la porte, ou enfin à la porte du champ, ou de la tente, c'est selon.

Je traverse la 243, j'ai promis à tante Loulou de rester sur les chemins de terre, mais je m'autorise un crochet pour aller voir la grosse ferme de moutons où tu aimais bien t'arrêter pour contempler les bêtes. Des fois, l'autobus scolaire qui ramenait mon frère à la maison passait en sens inverse, et notre vieille Subaru n'échappait pas à l'œil aiguisé des grands baveux du secondaire :

— C'est la mère à Alexis !

Pauvre Alexis, ça l'a toujours gêné, tout ça : tes chapeaux, tes chansons à tue-tête, la cage à chat, l'auto arrêtée pour regarder des moutons. Moi, ça ne me gênait pas, je veux dire presque pas.

Le troupeau de la 243 est aussi gros qu'avant, ça fait du bien de voir que certaines choses ne changent pas. Je suis presque arrivée à la maison, vide, même si j'ai encore l'impression que tu m'attends, assise à la table de la cuisine. Je m'autorise un dernier détour : chemin Champigny, chemin Oak Hill, chemin Valley, là où j'ai appris à conduire.

C'est aussi là qu'on a passé des semaines à chercher Filou, tu étais au volant, et je m'époumonais avec Alexis à appeler notre chienne, une petite bâtarde adoptée sur une ferme avoisinante, mystérieusement disparue dans les bois en pleine période de chasse. On ne l'a jamais retrouvée. Au printemps suivant, tu as vu l'une de ses pattes flotter sur la rivière. Tuée par un braconnier, sans doute.

Après, on a adopté Charlotte, une splendide bergère allemande trop à l'étroit dans l'appartement de son maître, en ville. Papa n'en voulait pas, il en avait peur, elle dévorait tout ce qui avait le malheur d'être à sa portée et détestait les autres chiens. Le pauvre Chico, un vieux chien de ferme rescapé de chez les voisins, subissait ses assauts 20 fois par jour. Tu l'as patiemment rééduquée jusqu'à en faire un animal paisible, tu avais du talent pour soigner les âmes blessées.

Des années plus tard, tu blaguais en disant qu'elle avait failli te faire divorcer. À chacune de vos disputes, j'avais peur et j'imaginai justement le pire, mais tu me répondais toujours, en riant :

— On peut pas divorcer, on n'est pas mariés !

J'ai mis du temps à saisir la blague. Tu m'as un jour précisé :

— Ton père et moi, on se chicane pour des niaiseries, mais sur les grandes choses de la vie, on est d'accord.

C'est vrai que vous étiez d'accord sur les grandes choses de la vie : une approche humaniste du monde, une volonté de combattre l'injustice. Et que vous vous chicaniez pour des niaiseries—le ménage, la plupart du temps. Papa était un incorrigible bordélique, laissait tout trainer, partout, ça te rendait folle :

— Jean, y'est comme un gaz : il se répand.

Vous n'étiez pas mariés, et moi, je n'étais pas baptisée et je portais vos *deux* noms, oui madame.

— Ça fait que tes enfants vont avoir quatre noms ?

À l'école, on me posait beaucoup cette question-là parce que tout le monde était convaincu que j'allais me marier avec Marc-Antoine Michaud-Pelletier.

J'ai perdu Marc-Antoine de vue il y a bien des années, mais je n'ai pas encore décidé si je transmettrais mon nom ou pas à mes enfants, même si je sais ce que tu en penserais. Tu as toujours porté tes convictions avec vigueur et passion, qu'elles soient féministes ou environnementalistes.

Adolescente, bien avant l'ère du bac vert, tu avais déjà initié toute ta famille au recyclage. Le dimanche, tu remplissais la voiture de papier, de carton, de verre et de métal et tu envoyais ton

père livrer le tout au centre de tri, dans le quartier Saint-Michel, bien loin de votre Verdun familial. Dans les années 1990, tu étais connue de toutes les caissières de l'épicerie sous le pseudonyme de «la madame qui amène ses sacs». On mangeait bio local, et quand mes cousins des Laurentides venaient passer une semaine chez nous pendant les vacances d'été, ils devaient apporter leur pain blanc, leur Nutella et leur beurre d'arachide Kraft.

En 1998, quand Hydro-Québec et le gouvernement provincial ont profité de la panique post crise du verglas pour imposer la construction d'une ligne à haute tension dans notre bucolique Val-Saint-François, tu as combattu le projet avec une ferveur et un courage titanesques. Avec les autres membres du groupe d'opposition, tu as manifesté, passé des nuits à bloquer l'autoroute pendant qu'on dormait chez tante Loulou, tu étais prête à t'enchaîner aux arbres et à aller en prison. Ils ont érigé leurs monstres d'acier quand même, tu ne t'en es jamais vraiment remise.

En 2004, Hydro-Québec a achevé la construction de la ligne Hertel-Des Cantons, et on t'a diagnostiqué un cancer qui allait t'emporter trois ans plus tard, après une autre rude bataille. Les médecins ont dit que tu avais une tumeur au sein, mais je pense plutôt que tu avais un pylône dans le cœur.

Je tourne sur le chemin Valley, je m'approche, dès que j'aurai pris le tournant du petit pont, je la verrai, ça y est, elle est devant moi. J'exécute le même rituel une fois de plus, j'accomplis mon pèlerinage activiste habituel: vitre baissée, je lève un gigantesque doigt d'honneur à Hertel-Des Cantons.

*
* *

On voulait s'acheter un Westfalia et faire le tour des États-Unis, mais on a manqué de temps, on a manqué de temps pour tellement de choses. Je polis mes souvenirs d'enfance comme des pépites d'or parce que je ne saurai jamais ce que c'est que d'être adulte avec toi. Est-ce que je conduirais tout doucement pour te laisser le temps d'admirer le paysage?

Est-ce que je préparerais le souper pendant que tu lis au coin du feu? Quand on était seules ensemble pour manger, on était généralement d'accord pour *se lire dans' face*. Chrystine Brouillet, moi en version pour enfants aux éditions de *La courte échelle*, toi dans ses histoires pour adultes; jusqu'à ce que je sois assez vieille pour lire les mêmes choses que toi. Tu l'aimais parce qu'elle parlait souvent de chats, de bouffe, de vin. Il y avait aussi Nancy Huston. Agatha Christie.

Est-ce que je débarquerais à la maison pour te présenter mes amis? Tu t'intéressais sincèrement à mes copains, tu t'informais d'eux, tu te souvenais de tout ce que je te racontais à leur sujet. Tu leur découpais des articles de journaux quand tu tombais sur quelque chose qui te semblait dans leurs champs d'intérêt, c'était quasiment gênant: «Tiens, ma mère t'a découpé un article sur la danse africaine.»

Te présenter mon amoureux, parce que tu ne m'auras jamais vue avec un *bon gars*. Te parler de mes projets. T'avoir dans ma vie. Il faut que je remonte de plus en plus loin dans le temps pour trouver des souvenirs dont tu fais partie.

Tu es devenue grand-mère il y a deux ans, tu avais toujours juré que tu ne garderais pas tes petits-enfants, jusqu'à ce que tu admettes en riant, dans les dernières années, que c'était encore une de tes petites blagues corrosives. Tu serais fière de ma nièce, qui te porte dans son deuxième prénom, et qui porte aussi le nom de sa maman. Tu vois, même sous ses allures de locomotive à vapeur, c'est un sensible, Alexis, il prépare déjà ta place dans la mémoire de ta petite-fille.

On n'a pas eu le temps de faire le tour des États-Unis, on n'aura pas eu le temps non plus d'être mères ensemble, je pense que ça aurait été un fabuleux *roadtrip*. Quelque part entre Ulverton et L'Avenir, Durham-Sud et Melbourne, Kingsbury et Maricourt, dans chacun de ces petits villages des Cantons-de-l'Est que tu as aimés tendrement, en chantant, les fenêtres ouvertes, le chapeau au vent. ●

Née à Montréal en 1985, **Juliana Léveillé-Trudel** a publié son premier roman, *Nirlit*, aux Éditions La Peuplade en 2015. Elle a également coécrit un livre jeunesse, *Comment attraper un ours qui aime lire* (2018), paru aux Éditions Chouette. Elle vient tout juste de fonder la compagnie de théâtre Productions de Brousse.